

MARTINE SALUCCI

GRAINE DE JIVAKO



Martine Salucci

Graine de Jivaro

© Martine Salucci, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4703-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Un sentier en lacets grimpe parmi les pins. Arrivé en haut, un pèlerin reprend haleine et hume le parfum tonique des résineux. Puis il gravit des yeux les monts du Velay. Façonnés par la poussière des vents, minés par le climat, ces anciens géants ont vu fondre les glaciers. À présent, ses dômes endormis ne crachent plus de feu. Certains de ses cratères abritent des lacs profonds. Minés, déchiquetés, rabotés jusqu'à la moelle, d'autres se sont mués en buttes chétives à force d'usure.

Ayant rejoint plus bas la grand-route, le pèlerin longe Saint-Paulien, vieille cité médiévale. En passant, il salue un rang de vieux assis sur leur banc que rien ne ferait bouger de place. Puis il aborde un aplat de blé moucheté de coquelicots. Plus avant s'étendent une suite de pâturages où paissent, indolentes, des vaches blanches et brunes. Au loin se profile le donjon de Polignac, dentelle sombre sur fond bleu. À l'ombre des platanes ajourés de lumière qui bordent la route babillent des clans d'oiseaux. Encore de menus détours et un cadre stupéfiant emplit la vue. Du fond d'un bassin se dresse une Vierge à l'enfant sur son rocher. En arrière s'élance un curieux dyke de lave coiffé de sa chapelle Saint Michel. Parmi les toits de tuiles rondes pointe le clocher roman de la cathédrale du Puy-en-Velay.

En y entrant, notre voyageur n'est guère surpris de noter des allures de fête. Au 14 août 1954, veille de l'Assomption, le trajet de la procession est pavoisé de fanions bleus et blancs. Penchés aux fenêtres, des drapeaux s'ébattent aux couleurs de la Madone. Demain, des pèlerins en robe blanche défilent suivis d'une foule respectueuse. Tous entonneront des *Salve Regina* à plein gosier. En attendant, la vie va son train. Hôtels et restaurants ne désemplissent pas. Babiotes, cartes postales et souvenirs volent de main en main. Les fuseaux sautent entre les doigts agiles des vieilles dentellières. Fascinés, les badauds dénichent, qui une paire de gants ajourés, qui un napperon désuet.

Le soir venant, à l'écart de l'animation, un couple de jeunes épiciers s'apprête à fermer boutique rue des Farges. Au rez-de-chaussée d'une façade malmenée par les ans, une devanture vieillotte expose au sein de sachets de lentilles, des bouteilles de liqueur de Verveine. Aujourd'hui, les habitués du *Grain bienfaisant* ont moins traîné que d'habitude en prévision du lendemain. Nombre d'inquiètes ont épié la course des nuages, craignant que la Vierge ne laisse tomber des seaux d'eau le jour de sa fête.

Au comptoir, Théodore Blanchard vient d'achever ses comptes. Les mains lavées, il passe sa veste grise. Ayant balayé le plancher, son épouse ôte son tablier et rajuste sa robe noire. À cet instant, notre pèlerin pénètre dans la boutique. Sans mot dire, Honorine lui tourne le dos, faisant mine de ranger des bocaux. Poli, Théodore le sert. L'inconnu arrive de loin. Ses yeux expriment la fatigue et la méditation. Muet sur son périple, il n'est pas plus loquace sur sa destination. Ayant payé, il sort une brochure de son sac et la pose sur le comptoir. Puis il désigne un point sur une carte en prononçant avec un accent chantant : « Mi país, l'Equateur ! » Après un silence, il fait un salut bref à l'épicier, ouvre la porte et disparaît.

Théodore n'a guère le temps de s'appesantir sur l'étranger. Honorine piaffe d'impatience à ses côtés. Avec un soupir, il dissimule la brochure sous une pile de journaux.

« Encore un pèlerin ! » lance l'épouse. « Il en vient tout le temps ! »

« Pas étonnant avec le 15 août ! » rétorque Théodore.

« En tout cas, en voilà un bien mal attifé ! » lance Honorine qui ne rate jamais une occasion de critiquer.

« Est-ce que ça empêche d'être un pèlerin ? » murmure l'épicier en verrouillant sa porte.

La nationale quittée, la fourgonnette cahote sur une petite route inégale. Après avoir doublé une charrette tirée par un bœuf, elle ralentit en vue de Chavignac, village qui en évoque bien d'autres. À première vue, rien d'exceptionnel que sa grand-rue esseulée et son chemin tronqué ouvert sur des champs, si joliment nommé la voie du Paradis. Rescapée d'antan, sa modeste église romane domine une place entourée de tilleuls centenaires. Ces derniers font de l'ombre à la mairie vieillotte aux fusains déplumés. Quelques pas plus loin, face à une épicerie bancale adossée à un bistrot, un banc d'ancêtres ergote en refaisant le passé. Ainsi, durant leurs emplettes, les clients tendent l'oreille aux débats enfumés d'une partie de cartes. Ce moment fort sert de prétexte à échanger les nouvelles du pays.

Le plus souvent, rien d'essentiel ne touche ce goulet de vie, cette enclave fermée. Pour survivre dans ce chef-d'œuvre d'ennui latent, il est malaisé de combler le vide des heures. En fait de distractions, les habitants se bornent aux visites de voisinage, à la pêche ou aux champignons. Faute de cinéma ou de terrain de foot, le moindre déplacement est commenté. Pas plus tôt qu'un rideau se soulève à une fenêtre, une tête fureteuse apparaît.

Chose singulière, du fond de leur trou, les Chavignonnais n'ont pas l'air de

souffrir de mener une existence obscure animée de bonheurs domestiques. Rien n'augure de changements particuliers hormis le patois en déclin. Fiers de leur ruralité, les villageois font de la résistance à la modernité. Ce petit monde économe, peu nanti, aux besoins réduits est lent au progrès. En 1954, si la machine à laver a pu se répandre, le frigidaire n'a pas encore fait le tour des logis. En fait, le souhait des habitants serait de posséder d'abord la télévision. Pour l'heure, seul le maire en a fait la dépense. Il va sans dire que Chavignac possède son lot de jolies filles et de laiderons. La sagesse y règnerait peut-être si le mal n'y germait, un mal qui tourmente fort le curé.

En arrêt devant la première maison venue, la fourgonnette des Blanchard effare trois poules en promenade. Peu après, un jeune garçon sort de la cour voisine environnée d'un chaos de ferraille. Il semble peu pressé de faire rentrer les récalcitrantes.

« Remue-toi, propre à rien ! Tu lanternes ! » crie une voix féminine.

« J'y suis pour rien si la noire se bécote avec la rousse ! » rétorque l'enfant.

Sorti de son véhicule, Théodore sourit à celui-ci. En levant la tête, il découvre la Pinchon entre deux pots de géraniums. De sa fenêtre, elle guette son mari qui lambine au café.

En face logent les Blanchard. La grille en fer forgé poussée, on aperçoit sur la pelouse un trio de poiriers égaré parmi des buissons. Un auvent adossé au mur loge un tricycle et un vélo d'enfant. À l'écart patiente une balançoire vide. Le long de l'allée, reines-marguerites et roses s'ouvrent à profusion. Sur les murs mouchetés d'ocre courent des ceps de vigne aux fines grappes vertes. Leurs vrilles s'accrochent à un frais treillage bleu.

Tandis que le soleil achève sa course lente, les pas des deux époux font crisser le gravier de l'allée. Toutefois, les enfants demeurent invisibles. Soudain, la voix aigre d'Honorine troue l'harmonie :

« Holà ! gamines, où êtes-vous passées ? »

À ce cri, une fillette de douze ans jaillit d'un buisson, échevelée, charmante dans sa robe écarlate, rayonnante de santé. Les bras tendus, l'espiègle se blottit contre le corsage de sa mère. Trois pas plus loin trotte la cadette, timide sur ses jambes frêles, ravissante dans sa jupette bleue et son chemisier blanc. N'osant trop s'approcher, la petite s'accroupit dans l'herbe en quête d'un insecte promeneur à suivre du doigt.

« Bonjour, Mathilde ! » s'écrie le père. « Et toi, pâquerette, tu ne m'embrasses pas ? » Deux mains soulèvent Laure, deux baisers se plaquent sur ses joues. Avec des rires aigus, l'enfant secoue ses boucles blondes. Son léger fardeau dans

les bras, Théodore se dirige d'un pas alerte vers la maison.

« Théo, la gamine sait marcher à son âge ! » s'émeut Honorine, occupée à remorquer l'aînée.

Parvenu le premier dans la cuisine, le père fait chauffer la soupe. Pendant ce temps, la petite s'accroche aux barreaux de sa chaise, oisillon au bord du nid. À son arrivée, sa mère la cale sur son siège d'une poigne ferme. Après avoir patienté au fourneau, elle dépose sur la table la soupière fumante et empoigne la louche. Sournoise, Mathilde lance des coups de pieds à sa sœur.

« Laure cesse d'avoir la bougeotte ! » s'écrit Honorine. « Et fais attention, maladroite ! »

« Elle est petite » observe Théodore : « Trois ans ! »

« Trois ans ! » répète Mathilde.

« À son âge, sa sœur mangeait comme une grande ! » claironne la voix maternelle.

« Comme une grande ! » ajoute l'aînée en écho.

Des doigts menus tirent la manche paternelle. « Papa ! » implore Laure. « Tu me réclames, petiotte ? Attends, je vais t'aider ! » Ayant saisi la menotte avec la cuiller, Théodore accompagne le va-et-vient de l'assiette à la petite bouche confiante.

L'omelette aux mousserons servie, Honorine s'échauffe.

« Les provisions tardent à arriver à la boutique, c'est exaspérant ! » gémit-elle.

« C'est simple, changeons de fournisseur ! » suggère son mari conciliant.

« Comme ça du jour au lendemain ? Tu plaisantes ! Ah ! ces péquenots, où nous mèneront-ils ? Quel temps perdu pour des broutilles ! » gémit l'épouse en astiquant son assiette avec un morceau de pain.

Comme les enfants s'agitent, on les calme à renfort de yaourts. Tandis que les parents pèlent des poires du jardin, leurs propos ne tranchent rien de consistant.

Tout à coup, un appel perçant venu du dehors suspend la conversation. Sans attendre, Théodore se presse dans la grand-rue. Des voisins sont en train d'accourir chez la Pinchon. Celle-ci en effet est dans tous ses états. On vient de lui ramener son mari du café. Mais personne ne parvient à ranimer Alphonse, pas même le docteur Jaquotin appelé en urgence. Chacun tente en vain de réconforter la veuve. Agitée, celle-ci renvoie tout le monde. À son tour, la nuit endeuille ce spectacle.

Pendant ce temps, la vie continue chez les Blanchard. Mathilde obtient de sa mère le droit de lire un moment. Après un furtif baiser maternel, Laure guette le retour de son père. Impatiente, pieds nus, elle part en quête de son ours favori.

Théodore fait soudain irruption auprès des draps défaits. Grondée, la petite est vite embrassée. Seul la présence de nounours parvient à la réconforter.

Au salon s'annonce une veillée immuable. Face à l'âtre, l'épouse déplie une tapisserie semée de points de croix. Ennemie du beau, Honorine a déniché des pelotes jaunies au soleil d'une devanture. Aussi, son canevas est fleuri de coquelicots orangés, de chardons verdâtres et de campanules ambrées. La nature s'en trouve désaccordée. Mais ces tons relatent le quotidien qui s'écoule, ordinaire. Sans conteste, cet ouvrage est un moyen de combler un morceau d'existence.

L'escalier descendu, Théodore effleure d'un baiser la joue légitime. Puis il happe *La joie de vivre* de Zola sur une étagère. Honorine fait la moue, persuadée que les romans dissipent le bon sens. Lui entame tranquillement sa lecture. « Chez elle la même sensation d'inconnu l'attendait. Était-ce donc sa chambre, avec les roses bleues du papier peint, le lit de fer étroit, drapé de rideaux de mousseline... »

« Dis-moi, as-tu pensé à nos affaires ? » questionne brusquement une voix maussade.

« Quoi donc ? » rétorque Théodore en sursautant.

« Tu sais ! Nos filles, le partage ! ».

« A-t-on idée d'échafauder des plans à notre âge ! » riposte le père.

Le canevas frémit : « Est-ce qu'on ne peut pas mourir à tout instant ? »

« Mais réfléchis un peu ! Une autre naissance... »

« Tu perds la tête ! » coupe sèchement Honorine. « À ce propos d'ailleurs, cesse de me tripoter la nuit, c'est assez ! »

Théodore lève les yeux. À ses côtés, un regard se dérobe, une expression dure refuse de transiger, des doigts rivés à l'aiguille enfilent un brin de laine récalcitrant. Ainsi chaque jour, ces migraines inventées, cet amour falsifié, cette existence bardée d'hypocrisie. Pourquoi ne pas aller se consoler ailleurs ? Des principes moraux l'en empêchent. La culpabilité rôde... Ah ! si le renoncement recevait sa récompense !

L'époux revient à sa page. « Elle vivait là pourtant depuis tant d'années ! Sans poser sa bougie, elle si courageuse d'habitude, fit une visite, écarta les rideaux, regarda sous le lit, derrière les meubles. »

« Soit réaliste ! » s'écrie Honorine.

Sans répondre, Théodore poursuit sa lecture. « C'était en elle un ébranlement, une stupeur qui la tenait debout devant les choses. Jamais elle n'aurait cru qu'une pareille angoisse pût tomber de ce plafond dont elle connaissait chaque

tache... »

« Léguons le commerce à Mathilde ! » glapit l'épouse.

« Pas question de déshériter Laure ! » réplique Théodore.

« Réfléchis ! On ne peut pas cou-per le co-mmerce en deux ! » scande Honorine. Irritée, elle casse son brin de laine. Ayant renversé sa corbeille du coude, ses pelotes tombent en cascade.

Le Grain bienfaisant. Tel est le nœud du désaccord. Déjà, entendre son épouse citer sa lignée était ridicule. Et ses singeries face aux gens huppés ! Et ce soir, ces yeux furibonds, cette bouche contractée, ces doigts fébriles, ce corps raide comme des pincettes... Quel contraste avec le gracieux motif de la tapisserie !

Après son mariage, Théodore avait appris qu'Honorine avait usurpé l'héritage Perruchot. Aussi, ses deux frères avaient déchanté. Fallait-il rallumer encore une guerre fratricide ? La gorge nouée, lui n'en peut plus. Une sensation importune comme une brume ardente lui recouvre l'esprit. Prêt à exploser, il se lève. Sa femme tressaille et se pique le doigt. Perle une goutte de sang. D'instinct, Théodore s'empare du tisonnier, s'approche et l'agite furieusement devant elle. Ses yeux lancent des éclairs. Tout à coup, une bûche craque dans la cheminée. Après avoir sursauté, il remue nerveusement le bois de l'âtre. Des étincelles en jaillissent, chimères prêtes à s'éteindre. « Fou, je deviens fou ! » se dit-il. Serait-ce la haine ? Ayant fait trois pas en avant, il se rassoit pour tenter de reprendre le paragraphe perdu, cette fois plus malaisé à suivre : « Elle regrettait... sentait cette maison plus effrayante... peuplée de souvenirs... aux ténèbres si froides... » Les mots se pressent, les lignes s'embrouillent. De sa mémoire surgissent des images du passé. Durant sa vie, son père se battait pour des raisons obscures. Aujourd'hui, il rôde encore un soupçon autour d'un meurtre jamais élucidé. La veille de sa mort, la victime aurait maudit la lignée Blanchard. Un secret à ne jamais divulguer. Toutefois, Théodore ne croit pas au pouvoir humain sur d'autres destinées. Ce qui l'angoisse, c'est la crainte d'avoir hérité de cette même violence au point de commettre un jour un geste fatal.

Une autre question l'obsède. Que fait-il ici auprès de cette femme ? En vérité, la faute était sienne. N'avait-il pas traqué Honorine ? À dix-huit ans, pris d'une folle ardeur amoureuse, il s'était senti lié à elle en une communion secrète, inexplicable. Sa façon d'incliner la tête le charmait. Et la roseur de ses joues, et la veine palpitant à son cou, et son sourire indéfinissable. Bref, une envie folle le prenait de la serrer dans ses bras. L'avenir l'appelait comme une promesse.

Certains desseins se forment sans réflexion. Un soir, Théodore avait demandé la main d'Honorine dans un élan spontané. Ah ! le beau jour des fiançailles. Les

gâteaux, les embrassades, les chansonnettes après boire. On s'amusait alors de bon cœur. L'accord était aisé entre terriens vellaves. On se connaissait de vue, on s'appréciait de loin. Son service militaire terminé, le jeune homme avait débuté son droit à Lyon. Mais son père mort, ses projets avaient volé en éclat. À l'aîné Théodore d'assister sa mère. Acculé, sans futur prometteur, il trouvait le Puy trop petit. Le temps l'avait muri. Un regain d'énergie lui insufflait de parcourir le monde, de s'établir là où la main-d'œuvre était sollicitée. Mais rares sont les projets qu'on met à exécution. Ce qui se réalise en pensée échoue souvent dans la réalité. En vérité, aucun de ses amis n'avait dépassé la banlieue lyonnaise. Pour sa part, un empêchement l'entravait : la promesse de mariage impossible à rompre. Or, à force de subir les remarques de sa fiancée au goût d'arrière-saison, ses sentiments s'étaient émoussés. Cependant, la parole était donnée. La date de noces fixée, l'angoisse ne l'avait plus quitté.

De son côté, paisible et sans passion, Honorine avait pesé les atouts de Théodore. Son physique et ses réparties lui plaisaient. Son avenir était tracé. Femme d'avocat, elle recevrait des bourgeois à la ville dans un intérieur garni de meubles alambiqués. Mais lorsque son promis avait laissé ses études, sa chance avait tourné. Trop tard, ses fiançailles avaient été fêtées.

Après le mariage, l'époux ne ménageait pas sa peine à l'épicerie. Sa mère partageait alors la vie du couple. Loin de l'assister, Mathilde défigurait la maison. Mais les mois passant, la vieille dame perdait ses forces. Lorsque Théodore s'en était inquiété, le médecin avait déclaré : « Trop tard ! Voyez sa faiblesse ! » Après cette mort avaient débuté les propos acerbes et les soupçons.

Pliée à l'ouvrage, Honorine barbote dans ses réflexions. Se réduire à vivre à Chavignac, quelle déconvenue ! La naissance de Mathilde avait été une grande joie pour elle. Son malheur avait commencé à l'accouchement de Laure. Depuis, elle ressentait fréquemment des douleurs inexplicables au ventre.

Lasse de tirer l'aiguille, l'épouse enroule sa tapisserie. Théodore lève les yeux. Leurs regards se soutiennent... Elle tourne la tête la première. Les vieilles marches frémissent sous ses pas glacés. À genoux sur un prie-Dieu, ayant ouvert un ancien livre de prières, elle lit : « Restez vierge afin d'éviter l'impureté du mariage. » Effarée, elle délaisse sa lecture pour s'adonner à des Ave Maria réconfortants.

Seul, Théodore revit à la chaleur du foyer. Cette tracasserie d'héritage, cette rage d'en parler ! Et cette mainmise sur Mathilde ! Sans contredit, mère et fille font l'effet d'être deux vases communicants. En revanche, Laure est mise à l'écart. Lui ne devrait pas marquer de différence mais la petite a davantage